

marissa meyer

Il était une fois...

Cinder



PKJ.

Marissa Meyer

Il était une fois...

Cinder

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Guillaume Fournier*

POCKET JEUNESSE
PKJ.

— Alors, prête à rencontrer ta nouvelle famille ?

Elle détourna les yeux de la vitre, abandonnant les palissades de bambous enneigées et l'androïde trapu qui dégagait la voie, pour observer l'homme assis face à elle. Même s'il s'était montré gentil tout au long de leur voyage – ils avaient successivement emprunté un hover, un train à lévitation magnétique, deux navettes et un second hover –, il arborait toujours ce sourire nerveux qui la mettait mal à l'aise.

En plus, elle n'arrivait pas à retenir son nom.

— Je ne me souviens pas de mon ancienne famille, répondit-elle, en ramenant vers elle sa jambe pesante qui s'avavançait un peu trop entre leurs sièges à son goût.

La moue qui tordit les lèvres de son compagnon de voyage, probablement destinée à la rassurer, mit un terme à leur conversation. Il reporta son attention sur l'appareil qu'il n'avait cessé de surveiller et dont l'écran projetait une lueur verdâtre sur son visage. Ce n'était pas un vieil homme, mais ses traits tirés et ses vêtements mal ajustés lui donnaient un air harassé. S'il avait été rasé de frais à leur première rencontre, il aurait eu, à présent, grand besoin d'un coup de rasoir.

Elle reporta son regard sur la rue enneigée. La foule et le désordre de la banlieue lui donnaient le tournis. Une rangée de cabanes en tôle laissait place à une splendide demeure au toit de tuiles rouges, avec, au centre de la cour, une fontaine gelée. Venaient ensuite une succession de pavillons tassés les uns contre les autres, puis à nouveau des cabanes. L'aménagement des rues disparates semblait résulter du pur hasard.

Elle sentait que son nouveau pays ne ressemblerait pas à la mosaïque de champs vallonnés qu'ils avaient laissée derrière eux en Europe. Elle baignait alors dans une telle confusion qu'elle ne se rappelait pas grand-chose de ce qui avait précédé leur départ. Sauf qu'il neigeait aussi là-bas. Elle en avait par-dessus la tête de la neige et du froid, qui causait des douleurs jusque dans ses os là où la chair entrait en contact avec les prothèses en acier.

Elle se tourna vers l'homme assis sur la banquette opposée.

— C'est encore loin ?

Il secoua la tête sans la regarder.

— On y est presque, Cinder.

Refermant les doigts sur la cicatrice de son poignet, elle attendit, dans l'espoir qu'il ajoute un commentaire réconfortant. Mais il ne fit rien pour l'apaiser. Cinder s'imagina en train de l'appeler « papa », mais ce mot lui était si peu familier qu'elle se sentit ridicule. Elle ne pouvait pas le comparer à son vrai père, puisque sa mémoire avait été complètement effacée au cours de ses multiples opérations. Tout ce qui lui restait de ses parents, c'était leurs photos d'identité surmontées de la mention « DÉCÉDÉS ». Ils étaient morts dans l'accident d'hover qui lui avait coûté une jambe et une main.

Comme le confirmaient les fichiers officiels, Cinder n'avait pas d'autre famille. Ses grands-parents étaient morts. Elle n'avait ni tantes, ni oncles, ni amis – aucun qui ne soit disposé à s'occuper d'elle, en tout cas. Dans toute l'Europe, personne n'avait semblé vouloir d'elle. Voilà pourquoi on avait dû chercher jusqu'à Néo-Beijing pour lui trouver une famille d'accueil.

Elle plissa les paupières, à la recherche de souvenirs, en s'efforçant d'identifier ce « on ». Les anonymes qui l'avaient arrachée à la carcasse et transformée en cette *chose*. Des médecins et des chirurgiens, sans doute. Des scientifiques. Des programmeurs. Une assistante sociale était sûrement intervenue à un moment ou à un autre. Mais tout ce que Cinder se rappelait se résumait à quelques images de la campagne française et à cet étranger, assis devant elle, absorbé par l'instrument qu'il tenait entre ses mains.

Son nouveau beau-père.

L'hover ralentit soudain et se déporta vers le trottoir. Son nez heurta une congère et il s'immobilisa dans un soubresaut. Cinder s'accrocha d'un geste nerveux à la poignée au-dessus de sa tête, mais l'engin s'était immobilisé, légèrement de travers sur la neige durcie.

— Nous y voilà, annonça l'homme, le regard pétillant, tandis que la porte de l'hover coulissait.

Cinder demeura rivée à son siège, la main sur la poignée, tandis qu'une bourrasque glaciale les enveloppait. Ils étaient arrivés devant une construction minable : la peinture des murs était écaillée et la gouttière, à demi décrochée sous le poids de la neige. C'était malgré tout une maison, avec un toit rouge et assez de brindilles dépassant du sol pour que Cinder imagine le jardin qui se ranimerait au printemps.

L'homme se pencha pour payer le conducteur de l'hover, puis posa le pied sur l'allée verglacée. La porte de la maison s'ouvrit avant qu'il n'ait pu faire un pas, et deux jeunes filles de l'âge de Cinder en jaillirent au milieu de paillements aigus. L'homme s'agenouilla et ouvrit grand les bras.

Depuis l'intérieur de l'hover, Cinder l'entendit rire pour la première fois.

Une femme apparut sur le seuil de la maison, les mains nouant la ceinture de son peignoir.

— Les filles, laissez votre père respirer un peu. Il vient de faire un long voyage.

— Non, non, n'écoutez pas votre mère. Serrez-moi aussi fort que vous en avez envie !

Il embrassa ses filles sur le sommet du crâne et se releva en les tenant par la main.

— Voulez-vous faire connaissance avec votre nouvelle sœur ? leur proposa-t-il en se tournant vers l'hover. (Il parut surpris de ne voir personne dans l'allée.) Allez, Cinder, sors de là.

Dans un frisson, Cinder lâcha la poignée à contrecœur. Elle tâcha de se glisser hors de l'hover avec élégance. Mais elle avait mal estimé la distance qui la séparait du trottoir, et sa jambe massive s'enfonça brutalement dans la neige. Elle trébucha avec un petit cri, et se rattrapa de justesse à l'encadrement de la portière.

L'homme s'empressa de venir à son aide, et la soutint par le bras du mieux qu'il put, sa main de métal dans la sienne.

— Ne t'en fais pas, c'est parfaitement naturel. Tes muscles sont encore un peu faibles, et il va falloir du temps pour que ton câblage achève d'intégrer ton système nerveux.

Cinder fixa le sol en tremblant de froid et de honte. Elle ne put s'empêcher de noter l'ironie de ces paroles, même si elle n'osa pas ricaner – comment pouvait-on décrire l'intégration d'un câblage comme « parfaitement naturelle » ?

— Cinder, continua l'homme, je te présente ma fille aînée, Pearl, et ma cadette, Peony. Et voici mon adorable épouse, Adri. Ta nouvelle belle-mère.

Elle examina les deux jeunes filles à travers le rideau de ses cheveux châtain.

Toutes deux paraissaient fascinées par sa main en métal.

Cinder aurait voulu disparaître dans le sol. La plus jeune, Peony, lui demanda :

— Est-ce que ça t'a fait mal, quand on te l'a installée ?

Ayant retrouvé l'équilibre, Cinder lâcha l'homme et plaqua sa main contre son flanc.

— Je ne me souviens pas.

— Elle n'était pas consciente pendant l'opération, Peony, expliqua l'homme.

— Je peux toucher ? demanda la jeune fille, en avançant les doigts.

— Ça suffit, Garan. On nous regarde.

La voix aigre fit sursauter Cinder, mais sa « belle-mère » ne les regardait pas. Elle fixait plutôt la maison de l'autre côté de la rue.

Garan. Voilà comment il s'appelait. Cinder mémorisa le nom, puis suivit le regard d'Adri. Un homme les observait, derrière la fenêtre d'en face.

— On se gèle, ici, dit Adri. Pearl, appelle l'androïde et dis-lui de prendre la valise de ton père. Peony, occupe-toi de montrer sa chambre à Cinder.

— *Ma* chambre, tu veux dire, rectifia Pearl avec une petite moue, en retournant à l'intérieur. Je suis l'aînée. Je ne devrais pas avoir à dormir avec Peony.

Au grand étonnement de Cinder, la cadette pivota et passa son bras dans le sien pour l'entraîner vers la maison. Elle faillit déraiper, mortifiée. Mais Peony glissait elle aussi sur le sol gelé.

— Pearl n'a qu'à prendre la chambre, déclara-t-elle. Ça ne m'ennuie pas de dormir avec Cinder.

Adri fit la grimace en voyant les deux jeunes filles bras dessus, bras dessous.

— Ne commencez pas à discuter, toutes les deux.

Des gouttelettes de condensation se formèrent sur la main d'acier de Cinder quand elle pénétra dans la tiédeur du vestibule, mais Peony ne parut pas s'en apercevoir et la conduisit au fond de la maison.

— Je ne sais pas pourquoi Pearl en fait toute une histoire, dit-elle en poussant une porte avec l'épaule. C'est la plus petite chambre de la maison. La nôtre est beaucoup plus chouette.

Elle lâcha Cinder pour écarter les rideaux qui masquaient une fenêtre minuscule.

— Regarde ! D'ici, on voit le cerisier du voisin. Il est très joli quand il est en fleur.

Cinder ne la suivit pas jusqu'à la fenêtre. Elle préféra détailler la chambre. Celle-ci paraissait petite, en effet, mais moins que le compartiment couchette à bord du train. À quelle autre chambre pouvait-elle bien la comparer, de toute manière ? Il y avait un matelas dans un coin, soigneusement bordé d'une couverture, et une commode contre le mur le plus proche.

— Pearl y posait son holocran, mais maman lui a dit de le mettre dans la cuisine. Tu pourras venir regarder le mien quand tu voudras. Tu aimes *Nightmare Island* ? C'est mon feuilleton préféré.

— *Nightmare Island* ?

À peine Cinder avait-elle formulé cette question que son cerveau projetait la réponse dans son champ de vision :

Feuilleton populaire plus spécialement destiné aux adolescentes, avec une distribution de trente-six jeunes gens célèbres emportés dans un tourbillon de mensonges, de trahisons et d'amour, en proie aux manipulations d'un savant fou qui...

— Ne me dis pas que tu n'en as jamais entendu parler ?

Cinder haussa les épaules.

— Je connais de nom, dit-elle, en effaçant le texte d'un clignement de paupières.

Elle se demanda s'il existait un moyen de bloquer les réactions de son cerveau, chaque fois qu'elle entendait une expression inconnue. Elle était sans arrêt bombardée d'indications de ce genre depuis son opération.

— C'est la série avec le savant fou, c'est ça ? Mais je n'ai pas vu un seul épisode.

Peony parut soulagée.

— Pas grave, je suis abonnée pour toute la saison. On n’aura qu’à la regarder ensemble ! annonça-t-elle, enthousiaste.

Elle se mit à sautiller sur place, et Cinder se détourna, mal à l’aise. Son regard se posa sur un carton à moitié caché derrière la porte. Une petite main fourchue s’en échappait.

— Et ça, c’est quoi ? demanda-t-elle en se penchant.

Elle garda les mains bien croisées derrière son dos.

— Oh ! c’est Iko.

S’éloignant de la fenêtre, Peony s’accroupit et sortit le carton de son recoin. Il débordait de morceaux d’androïde entassés au petit bonheur : un corps sphérique qui prenait presque toute la place, une tête blanche nacrée, une lentille de capteur, un sac transparent contenant les vis et les puces de programmes.

— Elle avait une sorte de bug dans sa puce de personnalité. On a dit à maman qu’elle la revendrait plus facilement en pièces détachées, mais personne n’en veut. Alors on la laisse là, dans son carton.

Cinder frémit, en se demandant si les bugs étaient fréquents chez les androïdes. Ou les cyborgs.

— J’aimais bien Iko. Je la trouvais beaucoup plus amusante que cet androïde jardinier qu’on a aujourd’hui, avoua Peony, en sortant l’un des bras métalliques d’Iko pour faire tinter sa main à trois doigts. On se déguisait souvent, toutes les deux. (Son regard s’éclaira.) Hé, tu aimes te déguiser ?

Adri apparut sur le seuil alors que le cerveau de Cinder l’informait que « se déguiser » était :

Un jeu auquel s’adonnent les enfants, consistant à employer un costume ou des vêtements d’adulte comme support à l’imagination...

« Je ne m’en serais jamais doutée », songea-t-elle, agacée, en effaçant le message.

— Eh bien, Cinder ? dit Adri qui resserrait la ceinture de son peignoir tout en examinant la petite chambre avec un air pincé. Garan me dit que tu n’es pas exigeante. J’espère que cet endroit te convient ?

Cinder jeta un regard circulaire sur le lit, la commode, les branches qui fleuriraient un jour dans le jardin du voisin.

— Oui, merci.

Adri se frotta les mains.

— Parfait. N’hésite pas à me le dire, s’il te faut quelque chose. Nous sommes ravis de t’accueillir chez nous, sachant ce que tu as enduré.

Cinder s’humecta les lèvres, hésita à la remercier encore une fois, mais une petite lumière orange qui clignotait au coin de son optobionique lui fit froncer les sourcils. C’était la première fois que cela se produisait, et elle n’avait aucune idée de ce que ça signifiait.

Il s’agissait peut-être d’un dysfonctionnement de son cerveau. D’un bug.

— Viens, Peony, demanda Adri en s’éloignant dans le couloir. J’ai besoin d’un coup de main dans la cuisine.

— Mais maman, Cinder et moi on allait...

— *Tout de suite*, Peony.

Maussade, Peony fourra le bras mécanique entre les mains de Cinder et suivit sa mère.

Cinder agita le membre dans leur dos, comme pour leur dire au revoir.

La sixième nuit depuis son arrivée dans la nouvelle maison, Cinder se réveilla en proie aux flammes. Elle poussa un cri, tomba de son matelas et roula sur le plancher, une couverture enserrant sa jambe bionique comme un garrot. Haletante, elle se frotta les bras avec frénésie pour essayer d’éteindre les flammes... avant de se rendre compte que celles-ci n’étaient pas réelles.

Un voyant indiquant un échauffement excessif s'alluma dans son champ de vision et elle s'astreignit à rester allongée, immobile, jusqu'à ce qu'il s'efface. Elle avait la peau moite et de grosses gouttes de sueur roulaient à la racine de ses cheveux. Même ses membres métalliques lui paraissaient brûlants.

Quand elle eut repris le contrôle de sa respiration, Cinder se leva et, les jambes flageolantes, tituba jusqu'à la fenêtre. Elle l'ouvrit pour avaler un grand bol d'air hivernal. La neige avait commencé à fondre pour se transformer en gadoue pendant la journée, avant de se figer en glace à la tombée de la nuit.

Cinder resta là un moment, à savourer la sensation de l'air glacé contre sa peau, fascinée par la pleine lune qui nimbait le paysage d'une lueur jaunâtre sépulcrale. Elle s'efforça de se rappeler son cauchemar... mais sa mémoire n'en avait retenu que les flammes. Au bout d'une minute, elle eut la sensation d'avoir du papier de verre dans la bouche.

Elle referma la fenêtre avant de traverser sa chambre à pas de loup, attentive à ne pas trébucher sur le sac de vieux vêtements. Pearl le lui avait donné à contrecœur la veille, après un sermon paternel sur la charité.

Cinder entendit la voix d'Adri avant d'atteindre la cuisine et s'arrêta, une main en appui contre le mur, pour s'empêcher de basculer du côté gauche sous le poids de ses prothèses.

En tendant l'oreille, elle entendit Adri hausser la voix. Stupéfaite, elle se rendit compte que ce n'était pas sa belle-mère qui parlait plus fort, mais qu'elle-même avait en fait adapté le volume de son audition. Elle se frotta l'oreille avec la paume, comme si un insecte s'était glissé à l'intérieur.

— Quatre mois, Garan, disait Adri. Nous avons quatre mois de retard, et Suki-jiě parle déjà de faire l'inventaire de nos meubles, si on ne la paye pas très vite.

— Personne ne va faire l'inventaire de nos meubles, répondit Garan d'un ton apaisant, qui trahissait néanmoins une certaine tension.

Cinder avait presque oublié le son de sa voix. Garan passait ses journées dans un atelier derrière la maison, à « bricoler » selon Peony, même si la jeune fille ne savait pas exactement ce qu'il bricolait. Il réapparaissait à l'heure des repas mais parlait peu, et Cinder se demandait même s'il les entendait. Son expression semblait plutôt suggérer qu'il avait la tête ailleurs, loin, très loin des préoccupations familiales.

— Et pourquoi ne vendrait-elle pas nos affaires ? Je le ferais, moi, à sa place ! s'exclama Adri. Chaque fois que je dois sortir, je me demande si je ne vais pas retrouver la maison vide à mon retour, et les serrures changées. On ne peut pas continuer à vivre à ses crochets.

— Ça va s'arranger, ma chérie. Notre chance est sur le point de tourner.

— Notre chance !

La voix stridente d'Adri fit tressaillir Cinder, qui s'empressa de réduire le volume. Le son s'atténua aussitôt, par simple commande mentale. Elle retint son souffle, en se demandant quelles surprises lui réservait encore son cerveau.

— Qu'est-ce qui te fait croire ça ? Le fait que tu aies décroché un ruban en argent à cette foire de Sydney, le mois dernier ? Ce ne sont pas tes stupides récompenses qui remplissent nos assiettes, et voilà que tu nous ramènes une bouche supplémentaire à nourrir – et une cyborg, en plus !

— Nous en avons déjà parlé...

— Non, c'est *toi* qui en as parlé. J'aimerais bien te soutenir, Garan, mais tes travaux finissent par nous coûter cher. Il faut penser à nos filles. Je ne peux même pas offrir des chaussures neuves à Pearl, et toi, tu nous imposes cette créature qui va avoir besoin de... d'un nouveau pied tous les six mois ?

Recroquevillée contre le mur, Cinder baissa les yeux sur son pied en métal, dont les orteils paraissaient énormes. Diffformes même, à côté de ses orteils de chair et d'os.

— Bien sûr que non. Ses prothèses tiendront bien encore un an ou deux.

Adri étouffa un rire hystérique.

— Et il me suffira de régler sa jambe et ses doigts au fur et à mesure de sa croissance, continua Garan.

Nous n'aurons pas besoin de les remplacer avant qu'elle atteigne sa taille adulte.

Cinder leva sa main dans la lumière diffuse qui éclairait le couloir et examina ses articulations. Elle n'avait encore jamais prêté attention à la manière dont les phalanges s'inséraient les unes dans les autres. Ainsi, sa main de métal pouvait grandir, de la même manière que sa main humaine.

Elle allait garder ces membres à tout jamais. Elle serait pour toujours une cyborg.

— Eh bien, je vois que tu as pensé à tout, dit Adri. C'est drôlement rassurant.

— Fais-moi confiance, ma chérie.

Cinder entendit une chaise racler le sol et elle se recula dans le couloir, mais le seul bruit qui suivit fut celui de l'eau qui coulait du robinet. Elle plaqua sa main contre sa bouche et tenta de sentir la fraîcheur de l'eau par psychokinésie, mais, même en usant de toute sa volonté, son cerveau ne pouvait pas éteindre sa soif.

— J'aurai une grande découverte à présenter à la foire de Tokyo, en mars, annonça Garan. Ce sera une révolution. D'ici là, je te demande d'être patiente avec la gamine. Tout ce qu'elle veut, c'est trouver sa place. Elle pourrait peut-être t'aider dans la maison, en attendant que nous puissions remplacer cet androïde ?

Adri eut un rire amer.

— M'aider ? Et à quoi, avec ces monstruosité qu'elle se traîne ?

Cinder fit la grimace. Elle entendit le bruit d'une tasse qu'on posait, puis un baiser.

— Donne-lui une chance. Peut-être te surprendra-t-elle.

Elle s'éclipsa au premier bruit de pas et regagna sa chambre en tirant la porte derrière elle. Elle pensait pleurer jusqu'au matin.

Mais ses yeux restèrent aussi secs que sa langue.

— Tiens, enfile le vert, dit Peony en lui fourrant dans les mains un paquet de soie vert et or. (Cinder le saisit de justesse ; l'étoffe légère lui glissait entre les doigts comme de l'eau.) Nous n'avons pas de robes de bal mais ces kimonos sont presque aussi jolis. Celui-là, c'est mon préféré.

Peony lui montra un autre kimono, pourpre et brodé de grues aux ailes déployées. Elle glissa ses bras maigres dans les manches flottantes et resserra les pans autour de sa taille, en le maintenant en place d'une main le temps de fouiller de l'autre dans la pile de vêtements, d'où elle brandit bientôt une longue ceinture argentée.

— Magnifique, non ?

Cinder acquiesça sans conviction. Elle n'avait jamais rien vu d'aussi somptueux que ces kimonos de soie, mais Peony avait l'air ridicule dans le sien. Le bas du vêtement traînait dans la poussière, les manches lui tombaient jusqu'aux genoux et on voyait ses habits ordinaires dépasser au col et aux poignets. L'illusion était gâchée : on aurait dit que le kimono essayait de l'avaloir.

— Eh bien, essaie le tien ! l'encouragea Peony. Tiens, c'est la ceinture que je mets d'habitude avec celui-ci.

Elle lui tendit une ceinture violet et noir.

Cinder enfila prudemment les manches, faisant très attention à ne pas les déchirer en les accrochant sur un boulon ou dans une articulation.

— Que va dire ta mère si elle nous voit ?

— Pearl et moi jouons à ça tout le temps, répondit Peony en aidant Cinder à nouer sa ceinture. Et puis, comment veux-tu aller au bal si on n'a rien à se mettre ?

Cinder leva les bras en secouant les manches.

— J'ai peur que ça n'aille pas très bien avec ma main.

Peony éclata de rire. Cinder n'avait pourtant pas eu l'intention d'être drôle. Mais Peony semblait s'amuser de presque tout ce qu'elle disait.

— Tu n'as qu'à dire que tu portes des gants, suggéra Peony. On n'y verra que du feu.

Prenant Cinder par la main, elle l'entraîna dans le couloir jusqu'à la salle de bains pour qu'elles puissent s'admirer dans le miroir. Cinder n'était pas moins ridicule que Peony, avec ses cheveux ternes qui lui tombaient sur les épaules et ses doigts métalliques qui dépassaient de sa manche gauche.

— Parfait ! s'exclama Peony, radieuse. Maintenant, nous sommes au bal. Avant c'était Iko qui jouait le prince, mais nous n'aurons qu'à faire semblant.

— Quel bal ?

Peony la fixa dans le miroir comme s'il venait de lui pousser une queue en métal.

— Le bal du festival de la Paix ! Le festival se tient chaque année, au centre-ville, et le soir, on donne un grand bal au palais. Je n'y suis jamais allée pour de vrai, mais Pearl aura treize ans l'année prochaine et elle aura le droit d'y assister.

Elle poussa un soupir et sortit dans le couloir en tournoyant sur elle-même. Cinder la suivit, la démarche encore plus gauche que d'habitude, avec son kimono qui traînait sur le sol.

— Pour mon premier bal, j'aurai une robe pourpre avec une jupe tellement large que je pourrai à peine passer la porte.

— Ça risque d'être un peu encombrant, non ?

Peony plissa le nez.

— Il faut bien que j'en mette plein la vue si je veux me faire remarquer par le prince Kai. Sinon, à quoi bon ?

Cinder la suivit dans sa chambre et demanda timidement :

— Qui c'est, le prince Kai ?

Peony pivota si vivement qu'elle se prit les pieds dans son kimono trop long et tomba à la renverse sur son lit.

— *Qui c'est, le prince Kai ?* s'exclama-t-elle en s'efforçant de se relever. Mon futur mari, voilà qui c'est ! Sérieusement, ne me dis pas qu'en Europe les filles ne fantasment pas sur lui ?

Cinder se balançait maladroitement d'un pied sur l'autre, incapable de répondre à la question. Depuis douze jours qu'elle cohabitait avec Peony et sa famille, ses connaissances de la Communauté orientale dépassaient ses souvenirs de l'Europe. Elle ignorait totalement sur qui, ou quoi, fantasmaient les jeunes Européennes.

— Tiens, fit Peony, en rampant à quatre pattes sur son lit pour attraper le minicran posé sur sa table de chevet. Je l'ai mis en page d'accueil.

Elle alluma l'écran et une voix masculine dit : « Bonjour, Peony. » Cinder s'approcha en traînant les pieds et lui prit l'instrument. L'écran affichait l'image d'un garçon de douze ou treize ans, vêtu d'un costume sur-mesure qui détonnait singulièrement avec ses cheveux bruns en bataille. Il saluait de la main – l'image devait être tirée d'une coupure de presse, devina Cinder.

— Il est à tomber, non ? demanda Peony. Tous les soirs, je m'attache un ruban rouge au doigt et je prononce son nom cinq fois de suite. C'est pour unir nos destins. Une fille de ma classe m'a garanti que ça marcherait. Je sais qu'on est faits l'un pour l'autre.

Cinder inclina la tête sur le côté, sans cesser de fixer le garçon. Son optobionique le détailla, le compara à sa base de données intégrée, et cette fois, le flot d'informations qui se mit à défiler dans sa tête ne la surprit pas. Son numéro ID, sa date de naissance, son nom complet et son titre. Prince Kaito, prince héritier de la Communauté orientale.

— Il a les bras trop longs, observa-t-elle, en comprenant enfin ce qui la gênait dans la photo. Il est mal proportionné.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

Peony lui arracha le minicran des mains et le contempla longuement avant de le jeter sur son oreiller.

— Sérieusement, on s'en fiche, de ses bras.

Cinder haussa les épaules, incapable de réprimer un sourire.

— Je disais ça comme ça, c'est tout.

Avec un grognement maussade, Peony sauta au pied de son lit.

— Bref. Notre hover est là. On ferait mieux d'y aller si on ne veut pas être en retard pour le bal, où j'ai l'intention de danser avec Son Altesse impériale pendant que tu danseras avec qui tu veux. Avec un autre prince, peut-être. On n'a qu'à t'en inventer un. Ça te plairait que le prince Kai ait un frère ?

— Que fabriquez-vous, toutes les deux ?

Cinder pivota sur elle-même. Adri se tenait sur le seuil de la chambre. Une fois de plus, elle s'était approchée sans faire le moindre bruit et Cinder se demanda si sa belle-mère n'était pas une sorte de fantôme capable de flotter plutôt que de marcher.

— On va au bal, tiens ! répondit Peony.

Adri s'empourpra en voyant le kimono que portait Cinder.

— Retire-moi ça tout de suite !

Rentrant la tête dans les épaules, Cinder entreprit aussitôt de défaire son nœud de ceinture.

— Enfin, Peony, qu'est-ce qui t'a pris ? Ces kimonos coûtent une fortune, et si elle m'a déchiré la doublure...

S'avançant d'un pas, elle saisit le vêtement par le col et s'en empara dès que Cinder eut détaché la ceinture.

— Mais tu n'as jamais rien dit quand Pearl et moi...

— Ce n'est pas la même chose, et à partir de maintenant je vous interdis de toucher à mes affaires. Toutes les deux !

Peony, l'air renfrogné, entreprit de se déshabiller à son tour. Cinder se mordit la lèvre. Elle se sentait étrangement vulnérable sans l'épaisseur de soie qui l'enveloppait, et un sentiment de culpabilité la tenaillait ; même si elle aurait été bien en peine de dire pourquoi.

— Cinder.

Elle leva la tête pour affronter le regard d'Adri.

— Je suis venue te dire que, si tu dois faire partie de cette famille, j'attends de toi que tu prennes certaines responsabilités. Tu es assez grande pour aider Pearl dans ses corvées.

Cinder acquiesça en silence, presque soulagée à l'idée d'avoir quelque chose à faire en l'absence de Peony.

— Bien sûr. Je ne veux pas être un fardeau pour vous.

Adri pinça les lèvres.

— Je ne te demanderai pas de faire les poussières tant que tu ne seras pas capable de bouger avec un peu plus de souplesse. Ta main est-elle étanche ?

Cinder éleva sa main bionique et déploya ses doigts.

— Je... je crois. Elle risque de rouiller, par contre... au bout d'un moment...

— Merveilleux ! Pas de vaisselle, ni de nettoyage, donc. Sais-tu faire la cuisine, au moins ?

Cinder se creusa la cervelle, en se demandant si elle y trouverait autant de recettes que de définitions superflues.

— Pas que je sache, je n'ai jamais essayé. Mais je suis sûre que...

Peony lança les bras en l'air.

— Et pourquoi on ne ferait pas réparer Iko pour qu'elle fasse toutes les corvées de la maison, comme elle est censée le faire ?

Le regard furibond d'Adri passa tour à tour de sa fille à Cinder.

— D'accord, finit-elle par déclarer en posant les deux kimonos par-dessus son bras. Et nous finirons bien par te trouver quelque chose à faire. En attendant, je te demanderai de laisser ma fille tranquille pour qu'elle puisse faire ses devoirs.

— Quoi ? protesta Peony. On allait juste arriver au bal !

Cinder n'attendit pas que la discussion s'envenime.

— Oui, belle-maman, murmura-t-elle en baissant la tête.

Elle se faufila sous le bras d'Adri et regagna sa propre chambre.

Elle avait l'estomac noué mais ne parvenait pas à définir l'émotion qui la submergeait. De la colère, sans doute, parce que ce n'était pas sa faute si sa jambe artificielle était si lourde et la rendait si gauche, et comment aurait-elle pu savoir qu'Adri ne supportait pas qu'on touche à ses affaires ? Mais aussi du désespoir, parce qu'elle se sentait réellement inutile. Elle avait onze ans et ne savait pratiquement rien, hormis les quelques bribes d'informations disparates qui lui évitaient de passer pour une parfaite imbécile. Si elle avait eu le moindre talent avant l'accident, elle n'en avait plus le moindre souvenir à présent. Elle avait tout oublié.

Avec un soupir, elle referma la porte de sa chambre et s'y adossa lourdement.

La pièce n'avait pas beaucoup changé depuis deux semaines qu'elle y habitait. Mis à part les vieux vêtements dont elle avait rempli les tiroirs de la commode, une paire de bottines jetées dans un coin et les couvertures roulées en boule au pied de son lit.

Son regard tomba sur le carton débordant des pièces de l'androïde, qui n'avait pas bougé de son emplacement derrière la porte. Le capteur éteint, les bras arachnéens.

Elle remarqua pour la première fois un code-barres au dos du torse. Elle n'y prêta pas véritablement attention, mais son cerveau se mit machinalement à chercher des références, à télécharger les dimensions et caractéristiques précises de l'androïde. La liste de ses composantes. Sa valeur estimée. Son guide de maintenance et de réparation.

Un sentiment familier l'envahit, comme si elle connaissait déjà cet androïde. La façon dont s'imbriquaient ses éléments, le fonctionnement de ses pièces mécaniques, sa programmation d'ensemble. Ou peut-être s'agissait-il moins d'une familiarité que d'une... parenté. Comme si elle connaissait intimement l'androïde. Comme si ce dernier était une extension d'elle-même.

Elle se détacha de la porte, des picotements sur la peau.

Peut-être serait-elle bonne à quelque chose, après tout.

Il lui fallut trois jours, durant lesquels elle n'émergea de sa chambre que pour prendre ses repas avec sa nouvelle famille, et une fois, pour jouer dans la neige avec Peony pendant qu'Adri et Pearl se trouvaient au marché. Ses membres métalliques étaient glacés quand les deux jeunes filles rentrèrent dans la maison, mais un grand bol de thé vert et les rires partagés la réchauffèrent vite.

Adri n'avait plus demandé à Cinder de participer aux corvées de la maison. Sans doute devait-elle considérer sa belle-fille comme une cause perdue. Cinder demeurait optimiste, cependant, à mesure que l'amas de pièces prenait forme et ressemblait à un tout cohérent. Un corps de plastique creux sur deux chenilles, deux bras décharnés, une tête trapue sans autre trait distinctif qu'un œil cyclopéen. C'était le capteur qui lui avait demandé le plus de travail. Elle avait dû recommencer le câblage à deux reprises, se référant chaque fois au diagramme qu'elle avait téléchargé, avant d'être certaine de l'avoir installé correctement.

Si seulement ça pouvait marcher ! Si seulement elle pouvait montrer à Adri, et aussi à Garan, qu'elle n'était pas simplement un fardeau. Qu'elle leur était reconnaissante de l'avoir accueillie alors que personne d'autre ne voulait d'elle, qu'elle avait envie de faire partie de leur famille !

Elle se tenait assise en tailleur sur son lit, le dos à la fenêtre ouverte par laquelle s'engouffrait une brise fraîche mais agréable, quand elle ajusta la dernière pièce. La puce de personnalité se mit en place avec un déclic et Cinder retint son souffle, s'attendant presque à voir l'androïde dresser la tête, s'activer et commencer à lui parler. Puis elle se souvint qu'elle allait devoir la recharger d'abord.

La déception eut raison de son excitation. Elle lâcha un long soupir et se laissa retomber en arrière sur son lit, mentalement vidée.

On frappa doucement à la porte.

— Entre, lança-t-elle sans bouger, tandis que la porte s'ouvrait en grinçant.

— Je me demandais si tu voudrais venir regarder avec moi...

Peony s'interrompit, et Cinder la vit fixer l'androïde en écarquillant les yeux.

— C'est... Iko ?

Cinder se redressa sur les coudes avec un grand sourire.

— Je dois encore la recharger, mais je crois qu'elle devrait fonctionner.

Peony, bouche bée, s'avança prudemment dans la chambre. Bien qu'elle n'ait que neuf ans, elle faisait déjà une tête de plus que le petit robot.

— Comment... *comment* ? Comment as-tu fait ?

— J'ai dû emprunter quelques outils à ton père, répondit Cinder en indiquant les clefs et les tournevis entassés dans un coin.

Elle omit de préciser qu'il ne se trouvait pas dans son atelier quand elle les avait pris. Cela ressemblait presque à du vol, et l'idée la terrifiait. Sauf que ce n'était pas du vol. Elle n'avait pas l'intention de garder ces outils, et elle ne doutait pas de la joie de Garan quand il verrait qu'elle avait réparé l'androïde.

— C'est dingue... (Peony secoua la tête et se tourna enfin vers Cinder.) Tu l'as réparée toute seule ?

Cinder haussa les épaules, partagée entre la fierté et la gêne.

— Oh ! ça n'était pas sorcier, dit-elle. J'ai simplement... je peux télécharger des... informations. Des instructions. Dans ma tête. Et j'ai trouvé le moyen d'afficher les plans de montage en surimpression sur mon champ de vision, ce qui fait que...

Elle s'interrompit, en réalisant que ce qu'elle avait considéré comme un atout incontestable était surtout une bizarrerie de plus. Un effet secondaire de sa nature de cyborg.

Mais les yeux de Peony brillaient.

— Tu rigoles ? dit-elle, en prenant l'une des mains d'Iko pour l'agiter. (Cinder avait pris soin de graisser les jointures.) Qu'est-ce que tu peux faire d'autre ?

— Heu..., fit Cinder, en réfléchissant à la question. Je peux... augmenter le volume sonore. Enfin, pas vraiment, mais je peux régler mon audition de manière à entendre les bruits plus fort. Ou moins fort. Je pourrais probablement couper le son complètement si je voulais.

Peony s'esclaffa.

— C'est génial ! Comme ça, tu n'aurais plus à écouter maman quand elle se met en colère ! Oh ! je suis trop jalouse !

Rayonnante, elle fit rouler Iko vers la porte.

— Viens, il y a une borne de recharge dans le couloir !

Cinder se leva d'un bond pour la suivre. Peony brancha Iko et une lueur bleutée se dessina aussitôt autour de la prise.

Peony levait des yeux emplis d'espoir vers Cinder quand, d'un seul coup, la porte d'entrée s'ouvrit sur Garan, titubant, les cheveux dégoulinants. Il ne portait pas son manteau.

Il sursauta en découvrant les deux jeunes filles plantées devant lui.

— Peony, haleta-t-il, à bout de souffle. Où est ta mère ?

Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Dans la cuisine, je crois.

— Va la chercher. Dépêche-toi, s'il te plaît.

Peony hésita, l'air inquiet, avant de courir vers la cuisine.

Les doigts noués, Cinder se rapprocha de l'androïde. C'était la première fois qu'elle se retrouvait seule avec Garan depuis leur long voyage. Elle s'attendait à ce qu'il lui dise quelque chose, qu'il lui demande comment elle allait, si elle avait besoin de quoi que ce soit (comme il l'avait si souvent fait pendant le trajet) mais il parut à peine remarquer sa présence.

— J'ai réparé votre androïde, finit-elle par annoncer.

Sa voix se cassa un peu sur le dernier mot. Elle secoua le bras inerte de l'androïde, comme pour valider son affirmation, mais la main se contenta de retomber mollement.

Garan tourna vers elle un regard effaré. Il parut à deux doigts de lui demander qui elle était et ce qu'elle faisait chez lui. Il ouvrit la bouche, mais demeura silencieux un long moment avant de dire simplement :

— Oh ! ma pauvre petite.

Sa pitié évidente fit froncer les sourcils à Cinder. Ce n'était pas la réaction à laquelle elle s'attendait. Il n'était pas impressionné, ni même reconnaissant. Croyant avoir mal entendu, elle s'apprêtait à répéter – non, j'ai *réparé* l'androïde – quand Adri apparut dans le couloir, enveloppée dans le peignoir qu'elle portait en permanence à la maison. Elle tenait une serviette à la main et ses deux filles la suivaient de près.

— Garan ?

Il chancela en arrière, se cognant l'épaule contre le mur, et tout le monde se figea.

— N'approchez pas, je..., bredouilla-t-il, avec un sourire d'excuse, alors qu'une goutte de pluie coulait de son nez. J'ai appelé un hover de secours.

Le visage d'Adri se durcit.

— Pourquoi ?

Cinder s'aplatit contre le mur, coincée entre deux personnes qui ne la voyaient même pas.

Garan croisa les bras et se mit à grelotter.

— Je l'ai attrapée, murmura-t-il, les yeux larmoyants.

Cinder jeta un coup d'œil à Peony, en se demandant si ces mots avaient le moindre sens pour elle, mais personne ne lui accordait la moindre attention.

— Je suis désolé, dit Garan en toussant, avant de battre en retraite vers la porte. Je n'aurais même pas dû entrer. Mais il fallait que je... que je vous dise...

Il se couvrit la bouche et frissonna de la tête aux pieds, secoué par une quinte de toux, ou peut-être un sanglot.

— Je vous aime tellement, toutes. Je suis désolé. Je suis vraiment, vraiment désolé.

— Garan...

Adri fit un pas vers son mari qui se détournait déjà. La porte se referma sur lui la seconde d'après. Pearl et Peony poussèrent toutes les deux un cri et firent mine de le rattraper, mais Adri les retint par le bras.

— GARAN ! Non – restez ici, les filles. Toutes les deux.

Sa voix tremblait tandis qu'elle les tirait en arrière, puis elle s'élança à la poursuite de Garan. Son peignoir cingla les mollets de Cinder quand elle la dépassa.

Cinder se décolla légèrement du mur de manière à voir la porte d'entrée s'ouvrir au bout du couloir. Son cœur cognait à tout rompre dans sa poitrine.

— Garan ! s'écria Adri, des sanglots dans la voix. Qu'est-ce que tu... tu ne peux pas nous laisser comme ça !

Cinder fut brutalement plaquée contre le mur par Pearl, qui fonça comme une furie en appelant son père, suivie de Peony en larmes.

Aucune des deux ne ralentit. Aucune n'accorda le moindre regard à Cinder, ni à l'androïde, dans son empressement à gagner la porte. Cinder s'aperçut alors qu'elle tenait toujours le bras squelettique du robot, et qu'elle tendait l'oreille. Elle entendait des sanglots et des plaintes, des « non ! » et des « papa ! » Ces mots roulaient sur la neige et résonnaient dans la maison.

Lâchant enfin l'androïde, Cinder s'avança en boitillant. Parvenue au seuil de la maison, aveuglée par la blancheur extérieure, elle marqua une pause. Adri, Pearl et Peony étaient agenouillées dans l'allée, indifférentes à la neige fondue qui détrempait leurs vêtements, tandis que Garan se tenait à l'angle, une main plaquée sur la bouche. On aurait dit que la première saute de vent risquait de le souffler par-dessus les congères.

Cinder entendit une sirène.

— Que veux-tu que je fasse ? hurla Adri, les bras hérissés par la chair de poule, en serrant ses filles contre elle. Qu'allons-nous devenir ?

Un claquement de porte fit dresser la tête à Cinder. Le vieil homme d'en face était sorti de chez lui. D'autres voisins faisaient leur apparition : sous leurs porches, aux fenêtres, l'œil brillant de curiosité.

Adri se mit à sangloter plus fort. Cinder reporta son attention sur la famille – sa nouvelle famille – et prit conscience que Garan la dévisageait, *elle*.

Elle lui rendit son regard, la gorge asséchée par le froid.

La sirène se rapprochait, et Garan baissa les yeux vers sa femme frémissante et ses filles terrifiées.

— Mes chéries, dit-il en s'efforçant de sourire.

Puis un hover blanc aux gyrophares clignotants tourna le coin en proclamant son arrivée par un hululement.

Cinder se recula sous le porche alors que l'hover se glissait derrière Garan et se posait dans la neige. Deux androïdes en sortirent, encadrant une civière volante. Leurs capteurs jaunes scintillèrent.

— Nous avons reçu une comm à 17 : 04 concernant une victime de létumose à cette adresse, déclara l'un d'eux d'une voix synthétique.

— C'est moi..., commença Garan.

Il fut aussitôt coupé par Adri qui s'écria :

— Non ! Garan, ce n'est pas possible ! Tu ne peux pas !

Avec une grimace navrée, Garan tendit le bras et retourna sa manche. Même depuis l'entrée, Cinder put voir les deux taches sombres sur son poignet.

— Je l'ai attrapée. Adri, mon amour, promets-moi de prendre soin de la fille.

Adri recula comme s'il l'avait frappée.

— La *fille* ?

— Pearl, Peony, continua Garan en ignorant l'interruption, soyez gentilles avec votre maman. N'oubliez jamais que je vous aime, plus que tout.

Abandonnant son sourire forcé, il se hissa sur la civière avec maladresse.

— Allongez-vous, lui dit l'un des androïdes. Nous allons entrer votre identification dans nos fichiers et nous préviendrons votre famille de toute modification de votre état.

— Garan, non !

Adri se releva pour s'élaner vers son mari. Avec ses mules, elle faillit dérapier sur la glace et s'étaler de tout son long dans l'allée.

— Ne me laisse pas. Pas toute seule, pas avec... cette *chose* !

Cinder frissonna et serra ses bras autour d'elle.

— Veuillez vous écarter de la victime, s'il vous plaît, intervint l'un des androïdes en se plaçant entre Adri et l'hover pendant que Garan disparaissait dans le véhicule.

— Garan, non ! Non !

Pearl et Peony se cramponnèrent à leur mère, en appelant leur père à grands cris, mais sans doute avaient-elles trop peur des androïdes pour oser s'approcher davantage. Ceux-là remontèrent à l'intérieur de l'hover. Les portes du véhicule se refermèrent. La sirène et les gyrophares balayèrent une dernière fois le quartier paisible avant de s'éloigner. Adri et ses filles restèrent plantées là, dans la neige, à sangloter les unes contre les autres sous le regard des voisins. Pendant que Cinder les observait, les yeux secs – douloureusement secs –, la terreur s'emparait d'elle comme une main glacée.

— Que se passe-t-il ?

Cinder baissa les yeux. L'androïde s'était éveillé et déconnecté de la borne de recharge. Il se tenait à présent devant elle. Son capteur luisait doucement.

Elle avait réussi. Elle avait réparé l'androïde. Elle avait fait ses preuves.

Mais son succès était noyé dans les sanglots et les échos de la sirène. L'injustice de la situation l'accablait.

— Ils ont emmené Garan, répondit-elle en s'humectant les lèvres. Apparemment, il aurait attrapé la létumose.

Une série de cliquetis résonna dans le corps de l'androïde.

— Oh ! mon Dieu, non... pas Garan !

Cinder l'entendit à peine. En répondant à Iko, elle s'aperçut que son cerveau avait téléchargé des données depuis un moment, mais qu'elle avait été trop absorbée par la scène pour y prêter attention. Des dizaines d'articles défilaient à présent dans son champ de vision.

La létumose, également appelée « fièvre bleue », est une pandémie responsable de milliers de morts depuis le décès des premières victimes recensées en Afrique du Nord, en mai 114 TE...

Cinder survola la suite, à la recherche du passage qu'elle redoutait autant qu'elle était certaine de trouver :

À ce jour, on ne connaît aucun survivant de cette maladie.

Iko continuait à parler, et Cinder secoua la tête pour effacer les articles.

— ... ne supporte pas de les voir pleurer, surtout la pauvre Peony. Il n'y a rien de pire pour un androïde que de voir pleurer un humain sans pouvoir faire quoi que ce soit.

Cinder, qui avait soudain du mal à respirer, recula dans la maison et se laissa glisser contre le mur, incapable de supporter plus longtemps les sanglots de sa nouvelle famille.

— Pas la peine de t'en faire pour moi, dans ce cas. Je n'ai pas l'impression d'être capable de pleurer. (Elle hésita.) Peut-être que je n'ai jamais pu.

— Ah bon ? C'est curieux. Tu as peut-être un bug de programmation.

Cinder fixa le capteur unique d'Iko.

— Un bug de programmation ?

— Eh bien, oui. Tu as une programmation, non ?

L'androïde leva un bras arachnéen pour indiquer la prothèse en métal de Cinder.

— J'ai un bug moi aussi, avoua Iko. Parfois, il m'arrive d'oublier que je ne suis pas humaine. Je ne crois pas que ce soit très fréquent chez les androïdes.

Elle contempla bouche bée le corps lisse d'Iko, ses chenilles rugueuses, ses mains à trois doigts...

Cinder se demanda ce qu'on pouvait ressentir dans un tel corps sans savoir si on était humain ou non.

Elle leva sa main jusqu'au coin de son œil droit, à la recherche d'une trace humide qui n'existait pas.

— Un bug. Juste un bug, observa-t-elle, avec un sourire nonchalant qui cachait mal sa tristesse.

C'était certainement cela.

Découvrez vite un extrait de :

Sscarlet

Chroniques lunaires
Livre Deux



Livre un

Elle ignorait que le loup était un animal retors et elle n'avait pas peur de lui.



CHAPITRE

1

Scarlet entamait sa descente, derrière l'auberge de Rieux, quand son minicran se mit à sonner sur le siège passager. Une voix électronique annonça : « *Comm du service de recherches de la police de Toulouse pour Mlle Scarlet Benoît.* »

Le cœur battant, elle bascula la navette juste à temps, évitant d'enfoncer le flanc tribord dans le mur, puis écrasa les freins jusqu'à l'immobilisation complète. Dès qu'elle eut coupé le contact, elle se jeta sur son minicran. Sa lumière bleutée éclairait les commandes du cockpit.

La police de Toulouse avait trouvé une piste.

— Je prends ! s'écria-t-elle, les doigts crispés sur le minicran.

Elle s'attendait à un lien vidéo de l'officier responsable du dossier de sa grand-mère, mais tout ce qu'elle obtint, ce fut un fichier texte sans aucune mise en forme.

28 août 126 TE

RE : Dossier N° AIG00155819, ouvert le 11 août 126 TE

Cette communication pour informer mademoiselle SCARLET BENOÎT de Rieux, France, FE, qu'à 15 : 42 le 28 août 126 le dossier de disparition de Mme MICHELLE BENOÎT de Rieux, France, FE, a été rejeté en raison d'un nombre insuffisant d'éléments pouvant faire penser à un enlèvement ou à une agression. Conjecture : La personne s'est absentée de son plein gré et/ou suicidée.

AFFAIRE CLASSÉE.

Merci d'avoir fait appel à nos services.

La comm s'achevait par une vidéo de la sécurité aérienne recommandant à tous les livreurs de piloter prudemment et de ne jamais déboucler leur ceinture tant que le moteur tournait.

Scarlet fixa le texte jusqu'à ce que sa vue se brouille ; le sol lui donnait l'impression de se dérober sous elle. La coque en plastique du minicran grinça entre ses doigts serrés.

— Crétins ! s'exclama-t-elle.

Les mots « affaire classée » semblaient se moquer d'elle.

Poussant un hurlement guttural, elle abattit rageusement à trois reprises le minicran sur le tableau de bord, dans l'espoir de le réduire en mille morceaux. L'écran réagit par un clignotement agacé.

— Bande de crétins !

Elle le jeta au sol et s'adossa au siège, passant les doigts dans ses cheveux bouclés.

Sa ceinture lui rentrait dans la poitrine, lui coupant la respiration. Elle la détacha, ouvrit sa portière d'un coup de pied et manqua de peu dégringoler dans la ruelle. Elle inspira plusieurs fois à fond pour tâcher de se calmer ; les relents de friture et de vin qui s'échappaient de l'auberge faillirent lui couper le souffle.

Elle allait devoir passer au commissariat demain à la première heure. Elle s'efforcerait de rester calme et rationnelle et leur expliquerait pourquoi ils se trompaient. Elle les obligerait à rouvrir l'enquête.

Scarlet montra son poignet au lecteur de verrouillage de la soute et souleva le panneau arrière avec brutalité.

Elle dirait à l'officier qu'il devait continuer les recherches. Elle l'obligerait à l'écouter. Elle lui ferait comprendre que sa grand-mère ne s'était pas absentée de son plein gré et ne s'était certainement pas suicidée.

Une demi-douzaine de cageots en plastique chargés de légumes s'empilaient à l'arrière de son appareil, mais Scarlet les voyait à peine. Elle s'imaginait déjà à Toulouse, cinquante kilomètres plus loin, en train d'en appeler à toute sa force de persuasion, à tous les arguments logiques qu'elle pouvait réunir.

Il était arrivé quelque chose à sa grand-mère. Quelque chose d'inquiétant, et si la police refusait de s'en charger, Scarlet porterait l'affaire devant les tribunaux et veillerait à ce que ces imbéciles de flics soient tous suspendus de leurs fonctions jusqu'à ce que...

Elle attrapa une tomate bien mûre dans chaque main, pivota sur ses talons et les lança contre le mur. Elles explosèrent, éclaboussant quelques sacs à ordures.

Cela lui fit du bien. Scarlet prit une autre tomate, se figurant l'expression sceptique de l'officier quand elle lui dirait que ce genre de disparition soudaine et inexplicquée n'était pas un comportement habituel chez sa grand-mère. Elle imagina sa sale petite tête de fouine barbouillée de jus et de pépins...

La porte s'ouvrit brusquement à l'instant où une quatrième tomate giclait contre le mur. Scarlet se figea, la main au-dessus du cageot, tandis que Gilles, le patron de l'auberge, s'appuyait au montant de la porte. Son visage étroit s'empourpra quand il découvrit de quelle couleur Scarlet avait repeint l'arrière de son établissement.

— J'espère que ce n'étaient pas *mes* tomates.

Elle ôta la main de la soute et s'essuya sur son jean crasseux, les joues en feu. Elle pouvait percevoir le martèlement irrégulier de son pouls.

Gilles passa la main sur son front dégarni et la fixa d'un air mécontent.

— Eh bien ?

— Non, ce n'étaient pas les tiennes, marmonna Scarlet.

Ce qui était vrai, techniquement, puisqu'il ne les avait pas encore payées.

Gilles grommela.

— Alors, je ne te compterai que trois univs pour le nettoyage. Et maintenant, si tu as fini ton tir aux pigeons, tu serais bien aimable de m'apporter ces cageots par ici. Ça fait deux jours que j'improvise avec de la laitue fanée.

Il rentra dans son restaurant, laissant la porte ouverte derrière lui. Des bruits de vaisselle et des rires envahirent la ruelle.

Le monde de Scarlet s'écroulait sans que personne s'en aperçoive. Sa grand-mère avait disparu, et tout le monde s'en fichait.

Elle empoigna à deux mains le cageot de tomates, attendant que son cœur cesse de tambouriner. Les mots de la comm l'obnubilèrent mais ses idées s'éclaircissaient. Lancer des tomates l'avait soulagée.

Quand elle put respirer sans que ses poumons soient pris de convulsions, elle posa les tomates sur les pommes de terre et souleva les deux cageots à la fois.

Les cuisiniers ne firent pas attention à elle tandis qu'elle se faufilait entre leurs poêles grésillantes pour se rendre dans la réserve. Elle hissa les caisses sur les étagères qui portaient des indications au marqueur, biffées et réécrites une dizaine de fois au fil des ans.

— Salut, la rouquine !

Scarlet pivota, dégageant ses cheveux de son cou moite.

Émilie se tenait sur le seuil, un grand sourire aux lèvres, les yeux pétillants. Mais l'expression de Scarlet la fit battre en retraite.

— Qu'est-ce qui... ?

— Je n'ai pas envie d'en parler, grogna Scarlet.

Elle passa devant la serveuse pour retourner dans la cuisine. Émilie émit un petit bruit désapprobateur et lui courut après.

— Alors ne dis rien. Je suis juste contente de te voir, dit-elle, prenant le bras de Scarlet tandis qu'elles sortaient dans la ruelle. Figure-toi qu'il est revenu.

En dépit des boucles blondes angéliques qui encadraient son visage, le sourire d'Émilie suggérait plutôt des pensées impures.

Scarlet se dégagea, ramassa un cageot de navets et le donna à la serveuse. Elle ne répondit rien, ne sachant pas qui « il » était et se moquant pas mal d'apprendre pourquoi il était revenu.

— C'est super, dit-elle en saisissant une clayette d'oignons rouges.

— Tu as déjà oublié, hein ? Allez, Scar, le combattant de rue dont je t'ai parlé l'autre jour... oh, c'était peut-être à Sophie.

— Un combattant de rue ? (Gagnée par un début de migraine, Scarlet plissa les paupières.) Écoute, Émilie, je...

— Ne sois pas comme ça. Il est trop mignon ! Il est revenu presque tous les soirs, cette semaine, et il s'assoit chaque fois à l'une de mes tables. Ça veut sûrement dire quelque chose, non ?

Voyant que Scarlet ne réagissait pas, la serveuse posa les navets, sortit un paquet de chewing-gums de sa poche et en offrit un à Scarlet.

— Il est toujours discret, pas comme Roland et les autres. Je crois qu'il est timide... et qu'il se sent seul.

— Un combattant de rue timide ? dit Scarlet en repoussant le chewing-gum. Non mais tu t'écoutes ?

— Tu ne peux pas comprendre si tu ne l'as pas vu. Il a de ces yeux...

Émilie s'éventa avec ses doigts, feignant un coup de chaleur.

— Émilie ! gronda Gilles en sortant sur le seuil. Boucle-la un peu et ramène-toi par ici. On te réclame à la quatre.

Il lança un regard noir à Scarlet, histoire de lui faire comprendre qu'il déduirait d'autres univs de sa facture si elle continuait à distraire le personnel, puis retourna à l'intérieur sans attendre sa réaction. Émilie tira la langue dans sa direction.

Coinçant sa clayette d'oignons contre sa hanche, Scarlet referma la soute et se planta devant elle.

— Table quatre, hein ? C'est ton fameux client ?

— Non, lui, il est à la neuf, bougonna Émilie en ramassant ses navets. (Et entrant dans la cuisine enfumée, elle lâcha une exclamation navrée.) Oh, je suis trop bête ! Ça fait une semaine que je veux t'envoyer une comm pour savoir où tu en es avec ta grand-mère. Tu as du nouveau ?

Scarlet serra les dents ; la conclusion du message de la police lui bourdonnait dans la tête comme un nid de frelons. *Affaire classée.*

— Non, dit-elle, laissant mourir la conversation dans le brouhaha des cuisiniers qui s'interpellaient au-dessus des feux.

Émilie la suivit jusque dans la réserve et laissa tomber son fardeau. Scarlet entreprit de ranger les légumes avant que la serveuse puisse se lancer dans un discours optimiste. Mais Émilie se contenta d'un simple « Ne t'en fais pas, Scar. Elle va finir par revenir », avant de battre en retraite dans la salle.

À force de serrer les dents, Scarlet commençait à avoir la mâchoire douloureuse. Tout le monde parlait de la disparition de sa grand-mère comme s'il s'agissait d'un chat fugueur qui réapparaîtrait quand la faim l'y pousserait. *Ne t'en fais pas. Elle va revenir.*

Sauf qu'elle avait disparu depuis deux semaines. Comme ça, sans crier gare, sans une comm, sans même un au revoir. Elle avait raté le dix-huitième anniversaire de Scarlet ; pourtant, la semaine précédente, elle avait acheté tous les ingrédients pour lui préparer son gâteau au citron préféré.

Aucun des ouvriers agricoles ne l'avait vue partir. Les androïdes n'avaient rien enregistré de suspect. Elle avait laissé son minicran, mais rien dans ses messages, son agenda ou son historique de navigation ne permettait de deviner où elle avait pu aller. Son départ était déjà suffisamment inhabituel en soi ; mais personne n'allait jamais nulle part sans son minicran.

Toutefois, ce n'était pas le plus inquiétant.

Scarlet avait aussi retrouvé la puce ID de sa grand-mère, soigneusement enveloppée dans un chiffon taché de sang et abandonnée sur le plan de travail de la cuisine.

D'après l'officier, c'était ce qu'on faisait quand on voulait disparaître sans laisser de trace : on s'arrachait sa puce ID. Il avait dit ça comme s'il venait de résoudre le mystère, mais Scarlet se doutait bien que la plupart des kidnappeurs connaissaient le truc, eux aussi.

CHAPITRE 2

Scarlet repéra Gilles derrière les fourneaux, en train de verser de la sauce au poivre sur un steak. Elle hurla pour capter son attention et fut récompensée par un grognement.

— J'ai fini, dit-elle en lui retournant son regard mauvais. Il faut me signer le bon de livraison.

Gilles disposa une généreuse portion de frites à côté du steak et fit glisser l'assiette dans sa direction sur le plan de travail en aluminium.

— Porte ça à la table du coin, je l'aurai signé quand tu reviendras.

Scarlet se hérissa.

— Je ne suis pas une de tes employées, Gilles.

— Dis-moi plutôt merci de ne pas t'envoyer dans la ruelle avec un seau et une brosse.

Il lui tourna le dos, sa chemise blanche jaunie par des années de transpiration.

Les doigts de Scarlet la démangeaient de lui jeter son steak à la figure, mais le visage sévère de sa grand-mère s'interposa dans ce fantasme. Elle serait extrêmement déçue d'apprendre à son retour que Scarlet avait perdu l'un de leurs plus fidèles clients dans un accès de colère.

Scarlet attrapa l'assiette, sortit de la cuisine comme une furie et faillit se faire renverser par un serveur à l'instant où la porte se rabattait dans son dos. Avec son sol poisseux, son assortiment hétéroclite de tables et de chaises bon marché et son atmosphère empestant la friture, l'auberge de Rieux n'avait pas grand-chose pour attirer la clientèle. Mais elle était toujours noire de monde, surtout le dimanche, quand les fermiers des environs délaissaient leurs champs pendant vingt-quatre heures.

En attendant qu'un chemin se dégage dans la foule, Scarlet tourna son attention vers les trois holocrans derrière le bar. Ils diffusaient le même reportage qui tournait en boucle sur toutes les chaînes d'informations depuis la veille. On ne parlait plus que du bal annuel de la Communauté orientale, dont la reine lunaire avait été l'invitée d'honneur, et au cours duquel une cyborg inconnue avait fait sauter quelques lustres et tenté d'assassiner la souveraine en visite... à moins qu'elle n'ait voulu assassiner le nouvel empereur ? Les théories divergeaient sur ce point. L'image montrait un gros plan de la fille, le visage crasseux, encadré de mèches de cheveux gras échappées de sa queue-de-cheval. À se demander comment elle avait réussi à s'introduire dans un bal du palais impérial.

— Ils auraient dû mettre fin à ses souffrances quand elle s’est cassé la figure dans l’escalier, déclara Roland, un habitué des lieux, qui donnait l’impression d’être rivé au bar depuis midi. (Il tendit l’index vers l’écran et fit le geste de tirer au pistolet.) Moi, je lui aurais collé une balle en pleine tête. Et bon débarras !

Un murmure d’approbation courut parmi ses voisins. Scarlet leva les yeux au plafond, dégoûtée, et se fraya un chemin vers un coin de la salle.

Elle reconnut aussitôt le combattant de rue dont lui avait parlé Émilie, en partie aux cicatrices et aux ecchymoses sur son teint basané, mais surtout parce qu’il était le seul étranger présent. Elle le trouva plus hirsute qu’elle ne s’y attendait vu la réaction attendrie d’Émilie – les cheveux hérissés par touffes, l’œil poché... Sous la table, ses jambes étaient prises de tressaillements nerveux.

Il avait déjà trois assiettes vides devant lui, où ne subsistaient plus que des traces de sauce, quelques brins de persil, deux rondelles de tomate et une feuille de laitue.

Elle ne s’était pas rendu compte qu’elle le dévisageait jusqu’à ce qu’il se tourne vers elle et croise son regard. Ses yeux étaient d’un étonnant vert acide. Scarlet sentit ses doigts se crispier sur l’assiette et comprit tout à coup l’effet qu’il produisait sur Émilie. *Il a de ces yeux...*

Émergeant de la foule, elle posa le plat sur la table.

— C’est pour vous, le steak-frites, monsieur ?

— Oui, merci.

Sa voix, basse et hésitante, la surprit.

Peut-être qu’Émilie avait raison, finalement. Peut-être qu’il était timide.

— Vous ne préférez pas que je vous apporte directement le bœuf entier ? demanda-t-elle en empilant les assiettes sales. Ça éviterait des allées et venues à la serveuse.

Ses yeux s’agrandirent, et pendant un instant Scarlet crut qu’il allait lui demander si c’était bel et bien une option, mais il ramena son attention sur son assiette.

— Vous servez de la bonne nourriture, ici.

Elle se retint de ricaner. « Bonne nourriture » et « auberge de Rieux » n’étaient pas des concepts qu’elle aurait spontanément associés.

— J’imagine que les combats libres, ça donne faim.

Il ne réagit pas. Il faisait rouler son verre entre ses mains, et Scarlet vit que le tremblement de ses jambes se communiquait à la table.

— Bref. Bon appétit, dit-elle en ramassant la pile d’assiettes. (Puis elle marqua une pause et lui montra ce qui restait dans celle du haut.) Vous ne voulez vraiment pas des tomates ? C’est ce qu’ils ont de meilleur, elles viennent de mon jardin.

Les traits du lutteur se détendirent quelque peu.

— Je n’en ai jamais goûté.

Scarlet haussa un sourcil incrédule.

— Jamais ?

Après une brève hésitation, il posa son verre, piocha les deux rondelles de tomate dans l’assiette et les engloutit.

Son expression se figea en pleine mastication.

— Pas du tout ce à quoi je m’attendais, reconnut-il en levant les yeux vers elle. Ce n’est pas mauvais. J’en commanderais bien un peu plus, si c’est possible ?

Scarlet rectifia sa prise sur les assiettes, empêchant un couteau de glisser.

— Vous savez, je ne travaille pas vraiment ici...

— Et c'est reparti ! s'exclama quelqu'un au bar, déclenchant un murmure d'excitation qui traversa toute l'auberge.

Scarlet jeta un coup d'œil aux holocrans. Ils montraient un jardin luxuriant planté de bambous et de lis, récemment arrosé par une averse. Les lumières rougeoyantes du bal se déversaient au-dehors, dans l'escalier d'honneur. Les caméras de surveillance placées au-dessus de la porte filmaient les ombres immenses qui s'étiraient jusqu'au chemin. Un décor magnifique.

— Je vous parie dix univs que j'en connais une qui va perdre son pied sur ces marches ! cria quelqu'un, à la grande hilarité de ses compagnons. Qui tient le pari ? Allez, ce n'est pas le genre de truc qui se produit tous les jours !

Un instant plus tard, la jeune cyborg surgit et dévala l'escalier, brisant la sérénité du jardin avec sa longue robe ondulante. Scarlet retint son souffle. Elle avait beau savoir ce qui allait suivre, elle ne put s'empêcher de grimacer quand la fille trébucha et roula jusqu'en bas, dans l'allée gravillonnée. Il n'y avait pas le son mais Scarlet imaginait sans mal les halètements de la pauvre fille tandis qu'elle atterrissait sur le dos et levait la tête. Des ombres se dessinèrent sur les marches et plusieurs silhouettes indistinctes apparurent au-dessus d'elle.

Scarlet, qui avait entendu l'histoire une bonne dizaine de fois, chercha du regard le pied perdu sur les marches, éclatant de reflets métalliques sous les lumières du bal. Le pied artificiel de la cyborg.

— Il paraît que la reine, c'est celle de gauche, souffla Émilie, faisant sursauter Scarlet qui ne l'avait pas entendue s'approcher.

Le prince – non, l'empereur désormais – descendit lentement l'escalier et se pencha pour ramasser le pied. La fille empoigna sa robe et la rabattit sur ses mollets, sans parvenir à dissimuler complètement les câbles inertes qui pendouillaient de son moignon.

Scarlet connaissait les rumeurs. Non seulement on avait confirmation que la fille était lunaire – une fugitive clandestine et une menace pour la société terrienne –, mais elle avait réussi à magnétiser l'empereur Kai. Certains prétendaient qu'elle recherchait le pouvoir, d'autres la richesse. D'autres encore étaient convaincus qu'elle avait tenté de déclencher la guerre qui couvait depuis si longtemps. Quelles qu'aient été ses intentions, cependant, Scarlet ne pouvait s'empêcher de la plaindre. Ce n'était qu'une adolescente après tout, plus jeune qu'elle, et qui faisait vraiment peine à voir couchée au bas de ces marches.

— Qui avait proposé de mettre fin à ses souffrances, déjà ? lança l'un des clients installés au bar.

Roland arma le doigt en direction de l'écran.

— C'est moi. Je n'ai jamais rien vu d'aussi pathétique.

Un autre client intervint :

— Je la trouve plutôt mignonne, moi, avec ses grands yeux innocents. Peut-être qu'au lieu de la renvoyer sur la Lune ils feraient mieux de me la confier ?

Cette suggestion fut accueillie par des rires gras. Roland plaqua ses deux paumes sur le comptoir, faisant tressauter un pot de moutarde.

— Sûr, ça doit être une affaire, au lit, avec sa jambe en métal !

— Gros dégueulasse, marmonna Scarlet.

Mais son commentaire se perdit au milieu des éclats de rire.

La gorge nouée par la colère, Scarlet posa brutalement sa pile d'assiettes sur le passe-plat et se fraya un chemin derrière le bar.

Stupéfait, le barman la regarda repousser quelques bouteilles d'alcool et escalader le comptoir qui courait sur toute la longueur du mur. Elle se dressa sur la pointe des pieds, ouvrit un panneau derrière une

étagère de verres à cognac et arracha le câble de connexion. Les trois holocrans s'éteignirent : adieu, les jardins du palais et la jeune cyborg.

Un concert de protestations s'éleva autour d'elle.

Scarlet pivota vers la salle, heurtant accidentellement une bouteille de vin. Celle-ci se fracassa au sol, mais Scarlet l'entendit à peine ; elle agita le câble sous le nez de la foule en colère.

— Vous pourriez montrer un peu plus de respect ! Cette fille va être exécutée !

— C'est une Lunaire ! glapit une femme. Encore heureux qu'on l'exécute !

L'intervention donna lieu à des hochements de tête, et quelqu'un jeta une boulette de mie de pain sur l'épaule de Scarlet. Elle posa les mains sur ses hanches.

— Elle n'a que seize ans !

Les arguments se mirent à fuser de toute part, hommes et femmes se levant pour vitupérer contre les Lunaires, rappelant qu'ils étaient le mal incarné et que cette fille avait quand même voulu assassiner un chef de l'Union !

— Holà, holà, tout le monde se calme ! Lâchez un peu la petite Scarlet ! brailla Roland, avec une assurance décuplée par l'alcool. (Il tendit les mains vers l'assistance houleuse.) Vous savez bien qu'elles sont toutes cinglées, dans sa famille. D'abord, c'est la vieille toupie qui s'évanouit dans la nature, et maintenant voilà Scar qui prend la défense des Lunaires !

Une salve de rires et de moqueries assourdit Scarlet, couverte par le grondement de son propre sang dans ses oreilles. Sans même savoir comment elle était descendue du comptoir, elle se retrouva soudain au milieu du bar, faisant voler verres et bouteilles autour d'elle, à écraser son poing sur le crâne de Roland.

Il poussa un cri de douleur et se retourna vers elle.

— Qu'est-ce qui te... ?

— Ma grand-mère n'est pas cinglée ! (Elle l'empoigna par le devant de sa chemise.) C'est ça que tu as raconté aux policiers quand ils sont passés t'interroger ? Tu leur as dit qu'elle était folle ?

— Bien sûr, qu'est-ce que tu crois ? s'exclama-t-il en lui soufflant au visage son haleine avinée. Et je te parie que je n'ai pas été le seul. Avec sa façon de se cloîtrer dans cette vieille bicoque, de parler aux bêtes et aux androïdes, de chasser les gens en agitant son fusil...

Scarlet crispa les poings sur l'étoffe à s'en faire mal aux doigts.

— Une seule fois, et c'était un vendeur d'androïdes de plaisir !

— Ça ne m'a pas étonné une seconde d'apprendre que la mère Benoît avait fondu son dernier fusible. Je crois que ça couvait depuis longtemps.

Scarlet repoussa violemment Roland des deux mains. Il partit en arrière et se cogna dans Émilie, qui essayait de s'interposer ; la pauvre poussa un cri et tomba à la renverse contre une table en tâchant de ne pas se faire écraser par Roland.

Ce dernier recouvra l'équilibre, visiblement partagé entre l'envie de ricaner ou de gronder.

— Fais attention, Scar, ou tu risques de finir comme la vieille...

Des pieds de table crissèrent sur le carrelage, puis le combattant saisit Roland par le cou et le décolla du sol.

Un grand silence s'abattit dans l'auberge. L'homme, sans s'émouvoir, maintenait Roland d'une seule main, ignorant ses gargouillis étranglés.

Scarlet, coincée contre le bar, lâcha une exclamation.

— Je crois que vous devriez lui présenter des excuses, suggéra le lutteur d'une voix douce.

Un hoquet s'échappa de la gorge de Roland. Ses pieds se balançaient dans le vide à la recherche d'un appui.

— Hé, lâche-le ! cria un homme en sautant de son tabouret. Tu vas le tuer !

Il attrapa le poignet du combattant, mais il aurait aussi bien pu empoigner une barre de fer – l'autre ne broncha même pas. Rougissant, l'homme renonça et tenta de lui envoyer un crochet que le lutteur bloqua aussitôt avec sa main libre.

Scarlet s'écarta du bar en titubant, notant du coin de l'œil la succession de lettres et de chiffres tatouée sur son avant-bras : LSOP962.

L'étranger semblait toujours furieux mais on lisait désormais une pointe d'amusement dans son expression, comme s'il venait de se rappeler la règle du jeu. Il reposa Roland sur le sol, tout en lâchant le poing de son agresseur.

Roland s'appuya contre un tabouret.

— Qu'est-ce qui t'a pris ? bafouilla-t-il en se massant le cou. T'es une sorte de malade échappé de la ville, ou quoi ?

— Je te trouvais malpoli.

— Malpoli ? aboya Roland. Tu viens d'essayer de me tuer !

Gilles jaillit de la cuisine en repoussant les portes battantes devant lui.

— Qu'est-ce qui se passe ici ?

— Ce type cherche la bagarre, répondit quelqu'un dans l'assistance.

— Et Scarlet a cassé les écrans !

— Ils ne sont pas cassés, espèce d'abruti ! riposta Scarlet, sans voir qui avait parlé.

Gilles contempla les écrans noirs, Roland qui se tenait le cou, les tessons de bouteilles et de verres qui jonchaient le sol humide. Son regard furibond s'arrêta sur le combattant.

— Toi ! dit-il en tendant le doigt. Tire-toi de mon auberge.

Scarlet sentit ses entrailles se nouer.

— Il n'a rien fait de...

— Ne commence pas, Scarlet. Tu avais l'intention de démolir encore beaucoup de trucs aujourd'hui ? Tu tiens vraiment à me voir fermer mon compte ?

Elle se hérissa, le visage empourpré.

— Et si je remportais ma livraison en te laissant servir de vieux légumes pourris à tes clients ?

Faisant le tour du bar, Gilles arracha le câble des mains de Scarlet.

— Tu crois que votre ferme est la seule de France ? Franchement, Scar, si je me fournis encore chez vous, c'est uniquement par affection pour ta grand-mère !

Scarlet pinça les lèvres, se retenant de répliquer que, puisque sa grand-mère avait disparu, il ferait peut-être mieux d'aller se fournir ailleurs si c'était vraiment ce qu'il voulait.

Gilles se tourna vers le combattant.

— Je t'ai dit de dégager !

Sans faire attention à lui, le lutteur tendit la main à Émilie, encore agenouillée contre la table. Elle avait les joues rouges et sa jupe était trempée de bière, mais son regard s'illumina quand il la hissa sur ses pieds.

— Merci, dit-elle, d'une petite voix qui résonna dans le silence pesant.

Enfin, l'étranger affronta le regard de Gilles.

— D'accord pour m'en aller, mais je n'ai pas encore réglé ma note. (Il hésita.) Je veux bien payer les dégâts, aussi.

Scarlet cligna des yeux.

— Quoi ?

— Je ne veux pas de ton argent ! hurla Gilles avec indignation, stupéfiant Scarlet qui l'avait toujours connu en train de pleurer sur ses frais et les tarifs mirobolants de ses fournisseurs. Je veux que tu dégages de mon auberge !

Les yeux pâles du combattant de rue filèrent en direction de Scarlet, et pendant un instant elle eut la sensation qu'ils se comprenaient tous les deux.

Ils étaient tous les deux des parias. Des intrus. Des cinglés.

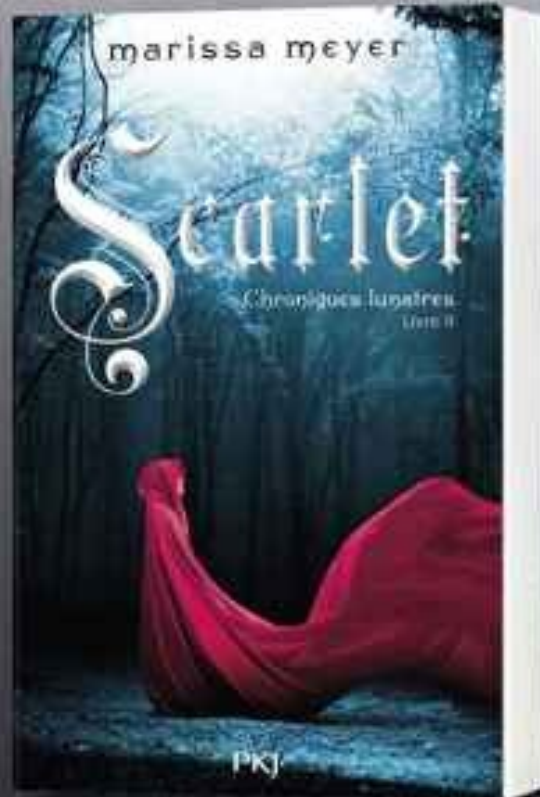
Le cœur battant, elle refoula cette idée. Cet homme constituait une source d'ennuis. Il se battait à mains nues pour gagner sa vie – ou peut-être même pour le plaisir. Elle n'aurait pas su dire ce qui était le pire.

Tournant les talons, l'étranger s'inclina brièvement comme pour s'excuser et partit vers la sortie. En le voyant passer devant elle, Scarlet ne put s'empêcher de penser qu'en dépit de son apparente brutalité il n'avait pas l'air plus dangereux désormais qu'un chien houspillé par son maître.

L'auteur

Marissa Meyer vit avec son mari et ses trois chats à Tacoma dans l'État de Washington aux États-Unis. Alors qu'elle n'était qu'une enfant, elle est tombée amoureuse des contes de fées, dès la lecture du premier recueil qu'on lui offrit. Marissa adore classer les livres de sa bibliothèque par couleurs. Peut-être est-elle un cyborg, comme son héroïne ? *Cinder* est son premier roman ainsi que le premier tome de la série Chroniques lunaires. Le deuxième tome, *Scarlet* sort en novembre 2013.

Vous avez aimé *Cinder*,
découvrez vite la suite !



© Danielle Gaspary

Les destins de *Cinder* et *Scarlet* sont liés.
Parviendront-elles à résister à la menace lunaire ?

Versions papier disponibles en librairie
Versions numériques disponibles [en cliquant ici](#)

PKJ • www.pocketjeunesse.fr
POCKET JEUNESSE

Tous les livres de Pocket Jeunesse sur

www.pocketjeunesse.fr

Titre original : *Glitches*

Directeur de collection : Xavier d'Almeida

Copyright © 2011 by Marissa Meyer.

© 2013 éditions Pocket Jeunesse, département d'Univers Poche, pour la traduction française et la présente édition.

Cover Illustration by Michael copyright © 2012, based on original artwork by Klaudia Jakubowska

ISBN : 978-2-823-81209-1

Loi n^o 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse : mars 2013.

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.